

TEMPORAIREMENT CONTEMPORAIN

Le journal de la Mousson d'été
Samedi 26 août 2023 • N°2



**Arnaud Aldigé, Mariana de la Mata, Laurent Gallardo,
Delphine Horvilleur, Monica Isakstuen, Gérard Watkins,
Céline Milliat-Baumgartner, Johanna Nizard, Laurent Vacher**

Aurora travaille de Mariana de la Mata (Argentine)

traduction par Emilia Fullana Lavatelli et Victoria Mariani
dirigée par Laurent Vacher
avec Pierre de Brancion, Paul Fougère,
Christine Koetzel, Charlie Nelson et Alexiane Torrès

SON CORPS N'EST PAS UN TROPHÉE

Aurora travaille dans cette station service qu'on dirait abandonnée au bord de la route comme on abandonne tout espoir: Aurora travaille comme serveuse dans ce bistrot pour les quelques camionneurs qui viennent se perdre ici au milieu de la pampa argentine. Aurora travaille pour Jacquot, le patron, souvent ivre, toujours brutal, qui la vend aux routiers pour quelques passes mal payées. Elles servent malgré tout à nourrir sa mère – Irène, fausse Pénélope qui tricote toute la journée, mais n'attend plus personne – et les « idiots », deux jeunes garçons qu'elles ont recueilli et passent leur journée abrutis devant les jeux vidéos. Aurora travaille son tir: sur le toit où elle trouve refuge, où elle danse en regardant les étoiles, la forêt, l'horizon fermée où qu'elle regarde, elle s'exerce avec son fusil: tire, pour de faux évidemment, sur les ombres.

Et les ombres ne vont pas tarder à s'allonger. Surviennent des hommes étranges venus d'Amérique du Nord pour chasser, bâtir une église et étancher

leur soif de sang de cerf avec ce qu'on leur servira, bière ou fille. Jacquot sait déjà comment faire travailler Aurora davantage. Mais Aurora, depuis le toit, entre sa langue et dans son corps, travaille à faire monter sa rage.

La route qui traverse la pièce comme en travers de la gorge la violence des hommes s'élève en vision puissante de tout un monde saisie dans l'image de la chasse. Est-ce seulement une métaphore, ou le mot juste pour dire ce qu'il en est des relations quand elles sont livrées au pur désir de domination? Proie traquée, Aurora refuse cependant son sort. Pièce qui travaille, dans la langue et ses images, à traquer les lâchetés et placer entre les mains des vaincues d'hier les forces de ne pas s'en tenir là – du haut de son toit, observant l'horizon par-delà la forêt et dans les regards des cerfs qui ne sont plus les biches vouées à la curée, Aurora travaille pour d'autres futurs, pour ses frères arrachés à l'abrutissement, et pour ses sœurs d'armes.

« Le terme de patriarcat du salaire apparaît lorsqu'on analyse que, dans le système capitaliste, la plupart des différences qui découlent des discriminations entre les hommes et les femmes, mais aussi entre les colonisateurs et les colonisés, ont été organisées à travers le salaire. »

Silvia Federici



« Aurora, elle, veut la guerre »

Entretien avec Emilia Fullana Lavatelli
et Victoria Mariani, traductrices

L'autrice ?

E. F. L. et V. M : Mariana de la Mata est née en 1979 à Mar del Plata en Argentine, elle est comédienne, dramaturge et metteuse en scène et réside actuellement à Madrid. Elle s'est formée en dramaturgie à l'École Métropolitaine d'Art Dramatique de Buenos Aires (EMAD) et en tant que comédienne à l'École de Théâtre de La Plata et dans le *Sportivo Teatral* de Ricardo Bartis avec qui elle a joué. Elle a été assistante du dramaturge Eduardo Pavlosky entre 2009 et 2015. Elle a reçu plusieurs prix pour ses pièces en Argentine : *Aurora trabaja* a reçu le Prix Nacional de l'Institut National du Théâtre (3^e place) en 2020, *Un respiro* a reçu la mention spéciale du Prix *Nuestro Teatro* 2020 du Théâtre National Cervantes et *Soñar despierto es la realidad* a remporté le concours *Operas Primas* du Centre Culturel Ricardo Rojas en 2012.

Emilia Fullana Lavatelli : J'ai rencontré son travail en lisant énormément de théâtre contemporain argentin. J'ai d'abord lu sa pièce *Este verano te mato* puis je l'ai contactée et c'est elle qui m'a envoyé *Aurora trabaja*. L'écriture de Mariana de la Mata m'a tout de suite plu, je l'ai trouvée touchante, drôle et j'ai aimé à quel point ses pièces sont tournées vers la scène et offrent beaucoup de jeu aux comédiens.

Victoria Mariani : J'ai découvert le travail de Mariana de la Mata grâce à Emilia et à sa candidature à une bourse de la MAV pour la traduction de cette pièce. Et c'est grâce à la forme du mentorat, récemment mise en place par la MAV, que j'ai approfondi mon approche de sa théâtralité en traduisant *Aurora trabaja* à quatre mains avec Emilia.

Traduire à quatre mains ?

E. F. L. et V. M : Nous avons mis en en place pour presque l'ensemble de la pièce un système de lecture et relectures avec des annotations à partir d'une première proposition. Seule la première scène, la plus

complexe à traduire au niveau des images, nous a demandé de faire chacune une version avant de commencer à composer notre proposition finale. Je ne crois pas qu'on puisse vraiment détecter le fait qu'il y ait deux traductrices dans le texte final, car tout notre travail a été de se mettre à l'écoute de l'écriture de Mariana de la Mata. Cependant il est certain que le texte n'existerait pas dans cette version si nous n'avions pas travaillé ensemble !

La violence de la pièce – la puissance de la métaphore de la chasse qui paraît presque une manière littérale d'évoquer la domination patriarcale – frotte avec une extrême douceur dans le regard d'Aurora, comme si sa rage était moins le miroir de celle des hommes qu'une réponse, digne et vitale, qui empêche ces deux violences de s'annuler. Comment lisez-vous cette pièce dans le contexte argentin, et dans le nôtre, aujourd'hui ?

E. F. L. et V. M : Si les violences ne s'annulent pas, c'est qu'elles ne sont pas les mêmes. Porter une fiction qui dise que cette violence des femmes est légitime, c'est une réponse au discours qui demande toujours aux femmes d'être « les bonnes victimes » pour pouvoir être entendues, sous-entendant par-là d'accepter les paramètres qu'on leur impose et d'être passives. Aurora, elle, veut la guerre.

La violence appelle la violence. Il est absurde de penser qu'une révolution douce peut exister. Le violent n'entend pas de raison et de discours, il ne comprend que la violence. Et même si on voudrait l'éviter, comme Aurora au début de la pièce, il est mieux de se tenir prête et d'apprendre à tirer au cas où.

D'après Susan Griffin (*La femme et la nature*), l'idée que la femme serait plus proche de la nature est une invention que l'on pourrait attribuer à la pensée dominante, jusqu'ici, donc, patriarcale. Susan Griffin défend plutôt que si un lien particulier existe entre la femme et la nature, c'est bien plutôt celui de l'oppression dont elles sont toutes deux l'objet.

Mistral & Tramontane

chemins de lecture

IBH : LECTURE

LIEU : AMPHITHÉÂTRE

**Ceci n'est pas nous
de Monika Isakstuen (Norvège)**

traduction par Marianne Ségol-Samoy

dirigée par Gérard Watkins

avec Anne Cantineau, Sébastien Eveno, Jade Fortineau
et Charlie Nelson

AU MIROIR BRISÉ DE NOS APPARENCES

Pas nous, vraiment ? Pas nous ce Père, cette Mère et leur Fille, leur Fils ? Pas nous ici, assis dans ce fauteuil, dans cette cuisine, dans cette maison ? Pas nous ces corps fatigués « pleins de rêves, de chagrins, de désirs, de manques et de besoins » ? Pas nous qui nous racontons des histoires pour passer le temps ou pour remplacer le passé en autre chose, qui nous réfugions parfois dans le pire pour un léger frisson et constater que la banalité de cette vie vaut bien la plus effroyable tragédie, l'accident d'un petit frère, la mélancolie de la Mère, la lâcheté de tous ?

Soit donc cette famille liée ensemble par le seul fait d'être une famille, et que tout oppose cependant, à moins que ce ne soit le contraire : ces êtres que tout rassemble – avant tout le lieu et le temps passé ensemble –, mais pour qui le « lien » familial n'est plus fait que de nœuds parfois inextricables. On se dit des paroles impossibles, des vérités crues, on sait où le bât blesse, alors on insiste ; on blesse ; on n'ose pas avouer le plus précieux et quand il s'avoue c'est malgré soi et malgré tout.

On dit qu'on ne pleure pas et on efface ses larmes. N'est-ce pas nous, tout entier, ceci qui n'est pas nous ?

La drôlerie terrible de la pièce réside peut-être dans cette cruauté : de nous tendre un miroir et de nous le refuser. Et si chaque réplique affirme ne pas dire ce qui se dit, c'est pour mieux entendre l'une et l'autre des vérités qui s'affirment et se nient, le revers et sa médaille tenue dans une seule main pour donner le change à la vérité et au théâtre.

En effet, ce qui s'entend aussi, avec jubilation, est ce jeu virtuose avec le procès théâtral lui-même : l'acteur n'est pas le personnage, on le sait bien – mais quand on l'entend dire, on ne sait plus qui parle : le personnage ou l'acteur ? « Cette personne dans ce corps / tout ce que je ressens à l'intérieur / ça n'a rien à voir avec moi », dit le Frère, ou celui qui joue le Frère, et c'est peut-être la même chose. Quand le théâtre rejoint la vie pour jouer le jeu des malentendus, il déjoue aussi l'esprit de gravité qui écrase, s'élève alors plutôt au-dessus de ces corps de théâtre la comédie des apparences.

Mon frère. – Maman tu es là ?

Ma mère. – Non

Mon frère – Mais tu es assise là !

Ma mère. – Je ne suis pas assise là

Ma sœur. – Et on existe pas

Mon frère. – Je ne sais pas quoi faire

Ma mère. – Moi non plus

Mon frère. – Qui va s'occuper de moi

si je n'existe pas ?

Mistral & Tramontane

chemins de lecture

20H45 : LECTURE

LIEU : CENTRE CULTUREL PABLO-PICASSO
DE BLÉNOD-LÈS-PONT-À-MOUSSON

**Il n'y a pas de Ajar
de Delphine Horvilleur (France)**

mise en scène Arnaud Aldigé et Johanna Nizard
avec Johanna Nizard

JE SUIS DAVANTAGE QUE MOI



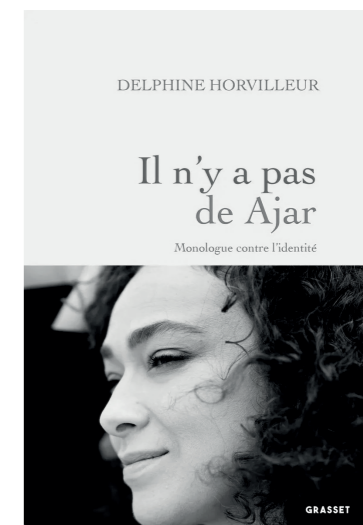
Les dibbouks hantent l'œuvre de Romain Gary. Ces esprits malicieux et espiègles, excessifs ou impossibles – comme on dit d'un enfant qu'il l'est –, souvent issus d'un défunt (ou d'un conte yiddish) prennent un malin plaisir à revenir hanter les vivants pour rappeler le souvenir du disparu qui n'en a pas fini avec nous. Dans l'œuvre de Gary, ces dibbouks pourraient bien être ceux de ses parents, dont l'auteur n'a jamais cessé de jouer avec les identités – comme il jouera avec la sienne. Justement, Romain Gary est un dibbouk de Delphine Horvilleur. L'autrice, journaliste et rabin, est cette lectrice tant passionnée par l'œuvre de Gary qu'elle lui a consacré un monologue – sous-titré « contre l'identité ».

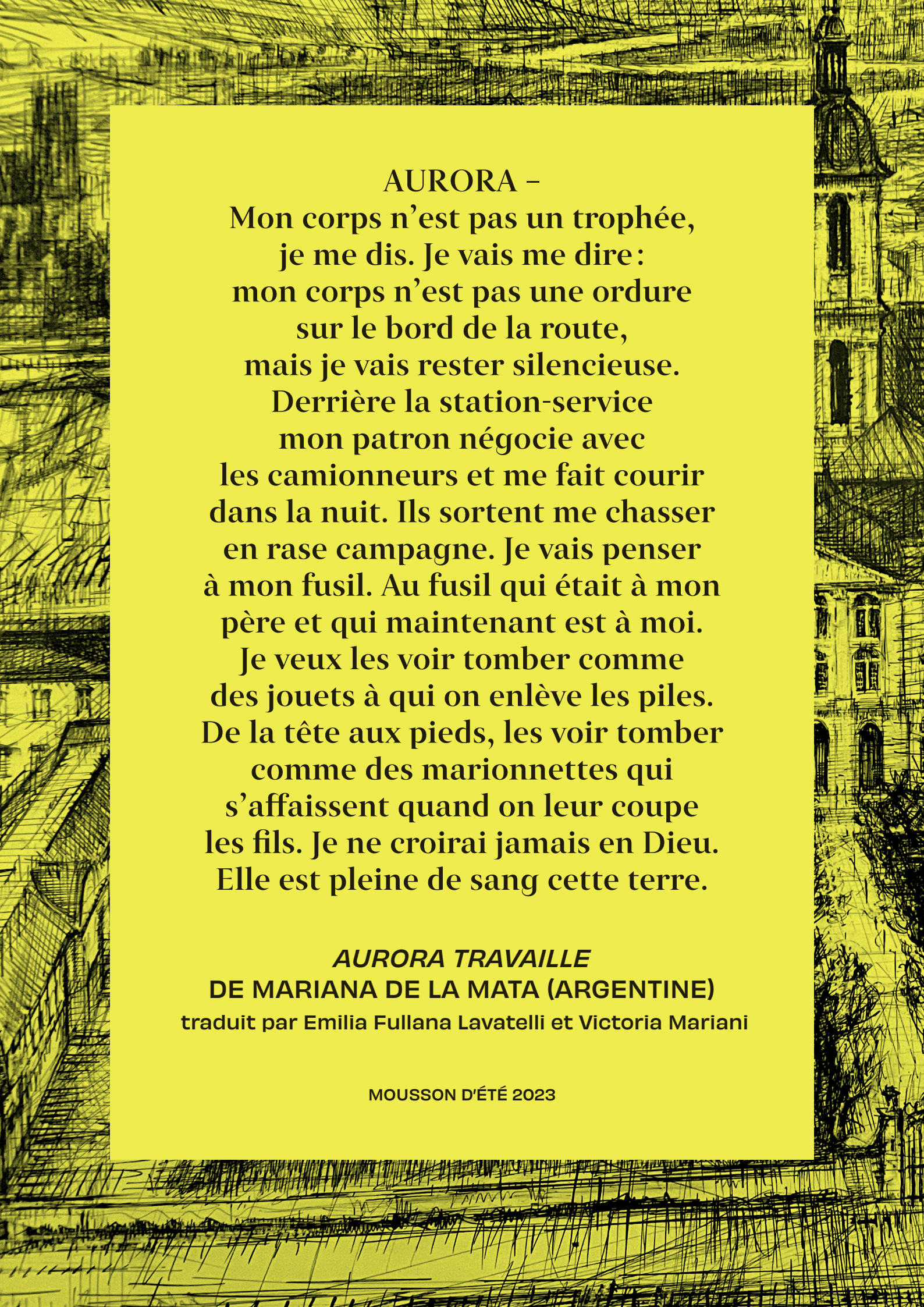
Il n'y a pas de Ajar donne forme littéraire (et théâtrale) à une réflexion qui s'était ces dernières années construite avec rigueur le long d'essais puissants qui sont autant d'antidotes aux pensées sclérosantes des communautés repliées sur elles-mêmes. Il n'y a pas de hasard si l'autrice a rencontré le théâtre dans son chemin. Femme dont le métier est d'interpréter des textes, la voilà autrice en prise avec l'art de l'interprétation : et de part et d'autre, ce même face à face avec la langue invite à un lâcher prise. Le théâtre, s'il est l'espace des métamorphoses et des inventions, est aussi le lieu où l'identité est moins congédiée que travaillée, comme une matière vivante, toujours mouvante – toujours construite, à construire.

Dans ce monologue joyeux et féroce, soit donc Abraham Ajar, fils d'Émile Ajar, ce double fictionnel de Romain Gary, qui signa sous ce nom *La Vie devant soi*. Reclus dans une cave, cet homme doublement fictionnel (joué par une femme, Johanna Nizard) nous parle : il nous raconte, avec vigueur, drôlerie, douceur aussi, et beaucoup de *chutzpah* – en hébreu, le mot qui désigne le culot matinée d'impertinence – ce que c'est d'être le fils d'une œuvre, quand on sait que l'auteur est aussi bien souvent le rejeton de ses livres.

Est-on vraiment ce qu'on est ? Avec Gary / Ajar, le monologue de Delphine Horvilleur / Johanna Nizard dialogue avec les impasses de notre époque : et dans le grand éclat de rire, insolent et salubre, démonte les fantasmes des identités, en dévoile le péril, secoue les pensées confortables et n'hésite pas à aller trop loin, là où la pensée et le rire secouent les idées préconçues.

Non, l'origine n'est pas en arrière de nous : elle est devant soi, comme la vie, toujours à venir, toujours à inventer puisque nous sommes faits de cet amas d'inventions et de délires qui nous libèrent des déterminismes aveuglants. Si « je est un autre », cet autre est toujours tout autre que ce qu'on pensait être. « Je me suis débarassé de cette idée morbide qu'il y aurait une possibilité d'être vraiment soi » dit Abraham Ajar. Place donc au désir vital d'être davantage que seulement soi-même.





AURORA –
Mon corps n'est pas un trophée,
je me dis. Je vais me dire :
mon corps n'est pas une ordure
sur le bord de la route,
mais je vais rester silencieuse.
Derrière la station-service
mon patron négocie avec
les camionneurs et me fait courir
dans la nuit. Ils sortent me chasser
en rase campagne. Je vais penser
à mon fusil. Au fusil qui était à mon
père et qui maintenant est à moi.
Je veux les voir tomber comme
des jouets à qui on enlève les piles.
De la tête aux pieds, les voir tomber
comme des marionnettes qui
s'affaissent quand on leur coupe
les fils. Je ne croirai jamais en Dieu.
Elle est pleine de sang cette terre.

AURORA TRAVAILLE
DE MARIANA DE LA MATA (ARGENTINE)
traduit par Emilia Fullana Lavatelli et Victoria Mariani

MOUSSON D'ÉTÉ 2023

Cette année, Temporairement Contemporain ouvre ses pages aux artistes, metteur-euses en scène, auteur-trices et acteur-trices qui font la Mousson: la deuxième Carte Blanche est confiée à deux acteurs de la Mousson, également auteurs: Yanis Skouta et Pierre de Brancion.

MAL AU CŒUR

Encore un 17 août, et encore tu glisses sur la mer. Allez, ferme ta gueule mets tes lunettes et fume ta clope. Et regarde. La clope c'est pour le sommeil. Nuage de fumée qui s'endort comme en rêve. Les lunettes c'est pour pleurer. L'été, tout le monde met des lunettes pour pleurer. Allez, ferme ta gueule mets tes lunettes et fume ta clope. Fume-la avec les dents. Serre-la bien fort. Comme si tu voulais retenir le temps qui s'enfuit en fumée. Et regarde. La mer. L'île. Le soleil. Évanouissement du jour entre le rouge et le bleu. Ce n'est pas le soleil qui disparaît, mais la montagne qui va le gagner. Par la gauche. Soleil. Boule de lumière, au moment de disparaître comme pour l'Eucharistie on voudrait le sauver, l'attraper et le manger. Silence maintenant. Prendre la photo. L'île qui se dessine, spectrale. Et puis, là-haut inattendu entre deux valons, il est réapparu. Comme un clin d'œil. Il y aura une suite. Ce n'est pas fini. Allez, ferme ta gueule mets tes lunettes et fume ta clope. Ça va aller.



YANIS
SKOUTA

*Is there
anybody going
to listen
to my story*

*All about the girl
who came
to stay?*

*She's the kind of
girl You want so
much, it makes
you sorry*

*Still you don't
regret a single
day*

*Ah, girl, girl**

**Girl,
The Beatles.*

Maïs

Un labyrinthe de maïs un peu désuet perdu au milieu de rien la campagne le pays de nulle part
Où je n'ai jamais mis les pieds
Diagonale vide
On organise une visite nocturne du labyrinthe c'est ce qu'on m'a dit
C'est un peu une fête un événement ici je crois
Alors voilà je suis échoué là on m'a dit pose toi là ici la campagne autour c'est dangereux et humide /
et on tire au hasard dans les arbres
on m'a vu avec mon gros sac et on m'a dit ça
Deux fermiers aux mains immenses
Alors je suis là
J'y ai posé mon hamac
J'y garderai les yeux grands ouverts toute la nuit
Écoutant le silence
Bon
Il n'est encore pas trop tard
Des enfants jouent autour à côté avec des lampes frontales et des bracelets fluos /
ils se questionnent sur cette drôle de masse bien vivante cachée dans la forêt à côté du labyrinthe
Qu'ils ont vue de loin
C'est bien moi
Ils ont un peu peur je crois je suis dans le noir ils ne me voient pas
Ils n'osent pas regarder vers moi
Le faisceau de leurs lampes passe rapidement dans ma direction et se détourne
De peur que je les attrape
Je mange une conserve de thon
Je bois de la bière
Je pense à la fille que j'aime et qui elle
Ne m'aime pas
Je marche
Je marche chaque jour depuis quelques mois
Sans savoir exactement où ni dans quelle direction
Fuyant la pluie et les orages qui mouillent
Les parois de ma tente
Qui me tombent dessus quand je dors dans mon hamac quand il fait assez chaud
Alors je dois courir monter ma tente sous la pluie l'orage
Trouver un abri en dur parfois
Je marche depuis plusieurs mois et on dirait que mon dos se mélange
À mon sac
J'ai vu les limites du territoire
Je me suis allongé sous un arbre mais son ombre ses feuilles ses branches
Et le chant entêtant d'un petit oiseau dont je ne connais pas le nom
Et le son des cloches des vaches au loin
Ne m'ont pas aidé à dormir
J'ai oublié comment dormir depuis un moment déjà
Et je marche
Encore
Et je pense
J'entends des cris joyeux qui partent du labyrinthe
Et le bruit de l'eau si proche mais je ne la vois pas
Je vois flou mais je ne dors pas
Je suis pris d'une joie immense
Je me dis qu'un jour viendra
Mon corps se réchauffera
Pour devenir une masse de gaz chaude
Lumineuse
Fantastique
Et peut-être je ferme les yeux une minute et je vois des choses mais je vous jure oh mon dieu je vous jure
Que je n'ai pas dormi



PIERRE DE BRANCION

La Balaguère

billet

« ou c'est une ancienne usine, ça pourrait aussi être une sorte de théâtre, est-ce que quelqu'un vit ici, tu penses, personne ne peut vraiment vivre ici, tu as vu les murs, le plafond, tout est comme dans un film »

Roland Schimmelpfennig, Le cercle autour du soleil

On dirait que la Mousson battrait son plein, on commencerait par fendre les lacs, hurler qu'on n'est pas ce que les autres disent de nous — on affronterait dans sa voix le cri des loups et le vent sous les marronniers pour finir en peuple neuf le sang fouetté par la colère, le désir d'ailleurs, mais non : tout continuerait, on se retrouverait alors tout dressé de solitude face à une autre en périphérie d'une ville qui ne se bâtirait qu'à force de destruction — on parlerait par-dessus les bruits des marteaux piqueurs, les usines s'effondreraient les unes après les autres, le bruit s'approcherait, il faudrait partir et on resterait là à se dire ce qu'il est impossible de s'avouer et tout finirait encore dans les rafales de vent et cette fois aussi de mitraillettes, on se relèverait malgré tout quelque part entre Valparaiso et Santiago emporté par une diligence conduite par un homme dont le visage traversé par une barre de fer laisserait voir le ciel, l'existence libérée de ses entraves, les dieux vaincus, le théâtre tout entier par où de nouveau on sortirait épuisé et prêt à en découdre avec la réalité : on dirait que c'était le soir et qu'un autre matin nous attendrait de l'autre côté.

14H30 - LECTURE - **AURORA TRAVAILLE - CHAPITEAU LES MARRONNIERS**

de Mariana de la Mata (Argentine)

traduit par Emilia Fullana Lavatelli et Victoria Mariani, dirigée par Laurent Vacher
avec Pierre de Brancion, Paul Fougère, Christine Koetzel, Charlie Nelson et Alexiane Torrès

présentée dans le cadre du programme Tintas Frescas soutenu par l'Ambassade de France et l'Institut français en Argentine

16H30 - CONVERSATION - **CHAPITEAU LES MARRONNIERS**

avec Laurent Gallardo, traducteur de *Cet air infini*

18H - LECTURE - **CECI N'EST PAS NOUS - AMPHITHÉÂTRE**

de Monica Isakstuen (Norvège)

traduit par Marianne Ségol-Samoy, dirigée par Gérard Watkins
avec Anne Cantineau, Sébastien Eveno, Jade Fortineau et Charlie Nelson

20H45 - SPECTACLE **HORS-LES-MURS - IL N'Y A PAS DE AJAR -**

CENTRE CULTUREL PABLO-PICASSO DE BLÉNOD-LÈS-PONT-À-MOUSSON

texte de Delphine Horvilleur, mis en scène par Arnaud Aldigé et Johanna Nizard

Avec le soutien et l'accompagnement technique des Plateaux Sauvages et du 909

Avec le soutien du Ministère de la Culture - DRAC Île-de-France, de l'Adami et du Fonds SACD Théâtre.

Il n'y a pas de Ajar est édité chez Grasset.

22H30 - **PLAYLIST-CABARET - SI ÇA NOUS CHANTE**

conçu et interprété par Céline Milliat-Baumgartner avec des artistes de l'équipe de la Mousson d'été 2023
musique Philippe Thibault

SUIVI PAR - DJ SET

d'Étienne C

La Mousson d'été est subventionnée par le Ministère de la Culture (DRAC-Grand Est), la Région Grand Est, le Conseil Départemental de Meurthe-et-Moselle, la Communauté de Communes du Bassin de Pont-à-Mousson. Les Rencontres théâtrales de la Mousson d'été et l'Université d'été européennes sont organisées par l'association La Mousson d'été et l'Abbaye des Prémontrés, avec le soutien du Rectorat d'Académie Nancy-Metz et de la DAAC, et celui des villes de Pont-à-Mousson et de Blénod-lès-Pont-à-Mousson.

En partenariat avec le projet de coopération « Fabulamundi. Playwriting Europe » cofinancé par le programme Europe Créative de l'Union européenne, avec France Culture, la Comédie de Reims, le CDN Nancy-Lorraine La Manufacture, et le NEST- CDN transfrontalier de Thionville, les Ambassades de France et Institut français en Argentine et au Cameroun, l'Istituto Italiano di Cultura Strasburgo, avec le soutien d'ARTCENA - Centre national des arts du cirque, de la rue et du théâtre ; avec le soutien logistique du Théâtre de la Manufacture - CDN Nancy-Lorraine et du Théâtre Gérard-Philipe Frouard ; avec la complicité artistique de France Culture, de Théâtre-contemporain.net, de la librairie L'Autre Rive à Nancy. Avec la participation artistique du Jeune Théâtre National et avec le soutien du Fonds d'Insertion pour Jeunes Artistes Dramatiques, D.R.A.C. et Région SUD.

la
MOUSSON
d'été

Abbaye
des
Prémontrés



La Région
Grand Est



Bassin de
Pont-à-Mousson
Communauté de Communes

Playwriting Europe
Fabulamundi

Co-funded by the
Creative Europe Programme
of the European Union



BLÉNOD
LÈS-PONT-À-MOUSSON

ACADÉMIE
DE NANCY-METZ

DAAC

AMBASSADE
DE FRANCE
EN ARGENTINE

INSTITUT
FRANÇAIS

AMBASSADE
DE FRANCE
AU CAMEROUN

ARTCENA

FRANCE CULTURE

THEÂTRE-CONTEMPORAIN.NET

LIBRAIRIE L'AUTRE RIVE

JEUNE THÉÂTRE NATIONAL

FONDS D'INSERTION
POUR JEUNES ARTISTES
DRAMATIQUES

D.R.A.C.

RÉGION SUD

FRANCE CULTURE

COMÉDIE DE REIMS

CDN NANCY-LORRAINE

LA MANUFACTURE

NEST

THEÂTRE-CONTEMPORAIN.NET

Télérama

la culture